



L'alchimie du dialogue avec les Ukrainiens

ACCUEIL Les familles suisses qui ouvrent leurs portes à des réfugiés parlant ukrainien ou russe font vite face à un obstacle élémentaire: la communication. Conseils et astuces pour mieux se comprendre



(FANNY MICHAELIS POUR LE TEMPS)

AGATHE SEPPEY
@AgatheSeppey

«C'était ma plus grande peur dans cette aventure: ne pas pouvoir communiquer aisément avec celle dont j'allais partager une relation proche de mon quotidien». Alex Schier ne cache pas le vertige qui l'a gagné en apprenant que Tanya, cette jeune femme de Lougansk à qui il s'appropriait à ouvrir son appartement lausannois en mars, ne parlait ni un mot de français, ni un d'anglais. Pourtant, un mois après leur rencontre, la compréhension mutuelle fonctionne. Elle n'est toujours pas

simple, ni fluide, mais elle avance.

Les livres pour enfants, avec dessins et descriptions des choses basiques de la vie, ont aussi toute leur utilité pour des adultes

A l'heure où plus de 45 000 réfugiés de guerre sont arrivés en Suisse, selon le dernier chiffre du Secrétariat d'état aux migrations, nombre de familles font face à une solide barrière de la langue au moment d'accueillir chez elles des personnes ukrainophones ou russophones. Comment le surmonter?

«Nous avons commencé à leur écrire des messages avec Google Translate avant leur arrivée. Depuis, nous nous en servons chaque jour.» Catherine héberge depuis trois semaines, chez elle à

LE TEMPS

Le Temps
1209 Genève
022 575 80 50
<https://www.letemps.ch/>

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 35'370
Erscheinungsweise: 6x wöchentlich



Seite: 3
Fläche: 66'135 mm²

CARITAS Schweiz
Suisse
Svizzera
Svizra

Auftrag: 1032028 Referenz: 84174666
Themen-Nr.: 310.013 Ausschnitt Seite: 2/2

Lausanne, une grand-maman et son petit-fils de 4 ans débarqués de Kharkiv. Pour la Vaudoise, comme pour Alex Schier, impossible de faire sans le dictionnaire du géant d'internet. Car sa fonction de traduction textuelle classique est essentielle – «j'ai augmenté la taille des caractères sur mon iPhone pour la grand-mère qui plissait des yeux», précise Catherine – mais aussi pour son option vocale. Chacun enregistre sa voix, Google la retranscrit en texte, traduit ce dernier puis ressort les phrases oralement dans la langue souhaitée. De quoi rendre les échanges plus vivants et inclure les enfants qui ne savent pas encore lire.

Caritas Genève, l'association chargée de l'accompagnement des familles d'accueil dans le canton du bout du lac, utilise aussi le dictionnaire en ligne pour les communications simples avec les réfugiés. Toutefois, avec ce type d'outil, tout prend du temps, et nécessite donc patience et énergie. «Il faut faire l'économie des questions non primordiales. Le moindre *small talk* tombe à plat et toute conversation plus élaborée est compliquée. Pour moi qui suis très bavarde, c'est quelquefois frustrant», relate Catherine.

Les lexiques imagés peuvent aussi améliorer la communication quotidienne faite de sourires et de mimiques. Tanya a détourné l'usage

du calendrier des fruits et légumes de saison accroché dans la cuisine d'Alex Schier pour apprendre des mots. La nourriture resserre d'ailleurs toujours plus les liens des deux nouveaux colocataires: «Pour pratiquer la lecture et l'écriture du français, on s'échange des recettes. Elle essaie d'écrire les recettes et de déchiffrer les miennes en travaillant son vocabulaire», raconte Alex.

Les livres pour enfants, avec dessins et descriptions des choses basiques de la vie, ont aussi toute leur utilité pour des adultes. Globlivres, la bibliothèque interculturelle de Renens, offre d'ailleurs une panoplie d'ouvrages en langues étrangères. Sophie Buchs, directrice de Caritas Genève, conseille également aux familles d'accueil de télécharger un livret de communication gratuit français-ukrainien. Le matériel, réalisé en France entre autres par l'orthophoniste Laura Hannagan, existe aussi en site mobile et inclut la prononciation des mots.

Reste que certaines situations sont trop complexes pour être gérées avec des outils de communication basiques. Catherine a dû récemment amener le petit Ukrainien qu'elle accueille à l'Hôpital de l'enfance après une nuit de fièvre et de toux: «Sa grand-maman était inquiète, personne ne parlait russe, on a dû se débrouiller avec les moyens du bord pour

relater ce qu'avait dit le médecin.» Dans ces cas-là, Caritas rappelle qu'il est possible de demander de l'aide à des interprètes, via des organisations cantonales ou des associations. De plus, des parainages entre bénévoles et réfugiés existent pour approfondir les échanges, tout comme des rencontres communautaires. Sans oublier la prise de cours de langue. Alex Schier s'assied régulièrement avec Tanya pour booster l'apprentissage de vocabulaire: «J'estime que ça fait aussi partie de mon engagement.»

Or, au-delà des mots, les émotions n'épargnent pas celles et ceux qui reçoivent des réfugiés. Il y a la frustration, voire la fatigue, de ne pas tout saisir et de ne pas parvenir à se faire comprendre. Et, parfois, la volonté d'offrir une oreille à des histoires difficiles. Sophie Buchs suggère le lâcher-prise: «Il faut accepter notre impuissance, que parfois les liens prennent du temps à se construire. Par ailleurs, si certaines personnes réfugiées sont demandeuses de communication, d'autres au contraire, ont besoin de calme. Il est déconseillé de forcer qui que ce soit à raconter son expérience.» La clé? Laisser l'alchimie se faire naturellement. Avec bienveillance. ■

Livret de communication français-ukrainien: www.shorturl.at/ouDTU ou appli: [uk-fr.glideapp.io](https://play.google.com/store/apps/details?id=uk.fr.glideapp.io)